



Un Instant
D'après *À la Recherche du Temps perdu* de Marcel Proust
Mise en scène Jean Bellorini

PRESSE

• **Le Figaro** • Jeudi 22 novembre 2018 • Par Armelle Héliot

Du côté de chez Proust

Jean Bellorini met en scène Un instant, d'après À la recherche du temps perdu. Très insolite. (...)

• **La Croix** • Jeudi 29 novembre 2018 • Par Didier Méeuse

« À la recherche du temps perdu », la mémoire retrouvée

une plongée dans l'univers proustien dont on ne voudrait jamais revenir. (...)

• **Le Monde** • Mardi 20 novembre 2018 •

« Un instant » suspend le cours du temps

Jean Bellorini pose avec Un instant un acte fort. En convoquant Proust et en donnant au temps le temps de s'énoncer, il fait effraction dans les rythmes fous de l'époque. (...)



Du côté de chez Proust

Jean Bellorini met en scène *Un instant, d'après À la recherche du temps perdu*. Très insolite.

Marcel Proust passionne les metteurs en scène de théâtre et les réalisateurs, et il n'est pas de saison sans une adaptation nouvelle d'une partie de son œuvre. De Daniel Benoin à Krzysztof Warlikowski, les artistes vont du plus intime au plus spectaculaire, du plus secret au plus mondain, sans jamais épuiser les sensations que procure la lecture des livres qui composent *À la recherche du temps perdu*, ou des livres, lettres, analyses, que l'on trouve en marge de ce fleuve impétueux. On comprend la fascination qu'inspire cette œuvre dans laquelle on ne s'enfonce pas toujours facilement et sur laquelle tant a été dit. Sinon tout.

On imagine bien que Jean Bellorini et Camille de La Guillonnière ont dû se demander ce qu'ils allaient retenir de leur cher Marcel Proust. Ces deux hommes de théâtre assez jeunes sont liés par des plongées dans les univers immenses de Victor Hugo (*Tempête sous un crâne*) ou de Rabelais (*Paroles gelées*), plongées magistrales, originales et fructueuses qui ont donné lieu à des spectacles exceptionnels, intelligents, sensibles et accessibles. On ne peut s'interdire de penser, en découvrant le merveilleux voyage auquel ils invitent le public en compagnie de la comédienne (ici également adaptatrice) Hélène Patarot, qu'ils ont dû paniquer, parfois, en se demandant ce que les spectateurs allaient comprendre de leur démarche. Ils n'oublient pas qu'ils travaillent dans un centre dramatique du «9.3». Ils ont su l'ouvrir largement. Ils savent qu'on ne leur pardonnerait pas d'être abscons.

Lorsque l'on pénètre dans la grande salle aux sièges de bois blond et velours rouge, on est face au plateau large, la cage de scène très haute, du théâtre. Parce que l'on y distingue d'abord un amoncellement de chaises et que la lumière diffuse et mate laisse dans la pénombre l'ensemble, on pense qu'il s'agit d'une église.

La chambre de liège

Mais c'est aussi bien un espace plus neutre avec, comme accrochée en hauteur, au-dessus du vide, une cellule. Une petite boîte ouverte qui est à la fois la chambre de l'enfance et la chambre de liège où s'enfermera l'écrivain.

En allant au plus intime, au plus précis, ils vont à l'universel

Au fond, on pourrait reprendre le titre de «*Tempête sous un crâne*», tant on a le sentiment que ce qu'ils ont cherché, en s'entourant de grands talents, c'est à comprendre le mécanisme même de la pensée de l'écrivain. Non pas seulement pour nous faire le coup de la petite madeleine et de l'irruption d'un passé enfoui au cœur du présent. Mais on a parfois l'impression de toucher au plus secret des chemins de la pensée, de la sensibilité. En allant au plus intime, au plus précis, ils vont à l'universel. En allant au plus inattendu, ils nous font traverser Proust et conduisent chacun à ses propres expériences. Très étrange «instant»...

Une cascade de prélèvements, dans l'ensemble de l'œuvre, tressée avec les souvenirs d'exil de la jeune Vietnamiennne Hélène, quittant l'Indochine de 1954 pour la France. Qui parle? Par ses souvenirs, elle rejoint la grand-mère du narrateur. Sur la scène, le musicien Jérémy Peret joue en direct. Il y a aussi de la musique enregistrée, des sons, des échos. Hélène Patarot est une petite fille, une prêtresse avec sa voix sourde aux fonds acidulés. À ses côtés, Camille de La Guillonnière, le narrateur. Aigu, voix précise, d'une douce sonorité, il pense à haute voix, se souvient. On vit des émotions rares. On sort de là comme d'un songe qui ne vous quitte plus.

Par Armelle Héliot

«Un instant», au Théâtre Gérard-Philippe, Saint-Denis (93), jusqu'au 9 décembre. À 20 heures du lundi au samedi, à 15 h 30 le dimanche. Durée: 1 h 45. Tél.: 01 48 13 70 00.



« À la recherche du temps perdu », la mémoire retrouvée

Jean Bellorini et Camille de la Guillonnière s'emparent des sept tomes de *La Recherche du temps perdu* et des 3 000 pages qui la composent.

Avec leur spectacle *Un instant*, joué au Théâtre Gérard-Philipe à Saint-Denis (93), ils proposent une plongée dans l'univers proustien dont on ne voudrait jamais revenir.

PASCAL VICTOR/ARTCOMPRESS

La pièce met en lumière la relation tendre et complice qui unit le narrateur de *La Recherche* (Camille de la Guillonnière) à sa grand-mère (Hélène Patarot).

Il est des moments rares au théâtre. Des instants d'exception. Où l'on se perd entre réel et imaginaire. Où la vie rêvée et la vraie vie semblent ne faire qu'une. Où s'effacent les frontières entre ce qui a été vécu et ce qui reste à vivre. Où, de ce qui est et de ce que l'on croit être, tout n'est que confusion...

C'est à de tels instants d'exception que Jean Bellorini invite le spectateur à s'abandonner, à peine a-t-il pris place dans la grande salle du Théâtre Gérard-Philipe, face au plateau encombré de chaises d'église, certaines empilées contre le mur du fond, à toucher le ciel. Côté cour, se dresse une grande échelle qui, traversant un plancher, mène à une pièce encombrée d'un lit et comme suspendue dans le vide. Au dessus, encore, est le ciel. Les étoiles peut-être. Et puis, tandis que s'élève la voix de Léo Ferré chantant *Avec le temps* d'une voix à percer l'âme, à fendre le cœur sur fond d'accordéon (Jérémy Peret), un jeune homme apparaît. Une vieille femme aussi.

Une touchante complicité

Lui, c'est Camille de la Guillonnière, complice de longue date de Bellorini, auteur et acteur, totalement investi dans les histoires et ses personnages. Elle, c'est Hélène Patarot, ancienne comparse de Peter Brook d'origine vietnamienne qui raconte, se raconte, au fil de sa propre biographie, depuis son départ du Vietnam de son enfance. Contrainte à l'exil avec sa mère, à l'âge de 3 ou 4 ans, au lendemain de Dien Bien Phu, elle a débarqué en plein hiver, quelque part dans le Berry d'une France aux couleurs de la IV^e République, minée par la tuberculose.

Entre les deux êtres, le jeune homme et la vieille dame, une touchante complicité s'instaure, simple, évidente, émouvante, tissée au fil de plusieurs mois de travail sur le texte, de répétitions, d'ajouts, de retraits... De recherche poétique.

Le fond des âmes et des êtres

Fi des mondanités, des saillies et des bons (voire méchants) mots. Peut-être parce qu'il s'y retrouve plus encore lui-même que dans ses précédents spectacles, Jean Bellorini ne cède en rien à la tentation des bons mots pour beaux esprits, aux effets de langage et de mise en scène. Ce qui est mis en lumière, c'est le fond des âmes et des êtres, qui s'enlacent pour danser, emportés par un irrépressible élan de tendresse. Évoquant quelque promenade à Guermantes ou à Combray...

Il n'y a rien à dire, rien à expliquer. Il n'y a pas à chercher là un quelconque « digest » de *À la Recherche du temps perdu*. Il y a à vivre. À partager. À se laisser porter par le verbe, lui-même porteur de tant d'humanité. Au-delà de la mort et son inhumanité. La mort ? « Une maladie dont on revient. »

Par Didier Méreuze

Théâtre Gérard-Philipe, à Saint-Denis (93), jusqu'au 9 décembre, à 20 heures.

Rens. 01.48.13.70.00.

Puis, les 14 et 15 décembre à Luxembourg ; du 8 au 27 janvier au TKM-Théâtre Kléber-Méleau à Renens (Suisse) ; du 13 au 16 mars à La Criée de Marseille ; les 20 et 21 à Perpignan ; les 26 et 27 à Caen ; les 4 et 5 avril à Béziers...

« Un instant » suspend le cours du temps

Au Théâtre Gérard-Philippe, Jean Bellorini met en scène des fragments de « La Recherche », de Marcel Proust

THÉÂTRE

Merveilleuse sensation que l'on vit trop rarement au théâtre : à peine la représentation que signe Jean Bellorini s'achève-t-elle qu'on aimerait qu'elle recommence sur-le-champ pour repartir cheminer calmement en compagnie de Marcel Proust, dont l'écriture trace les courbes qu'arment les acteurs Hélène Patarot et Camille de La Guillonnière.

Etonnant couple que celui formé par ces deux comédiens. Elle est l'aînée, la grand-mère de substitution qui leste le spectacle du poids de son vécu. Son récit croise les pages de *La Recherche*. Il s'y fonde, s'y dissout peu à peu. Ce n'est pas que Proust soit cannibale, mais parlant de lui, il convoque le monde. Il est universel.

L'actrice raconte, en guise de préambule, son histoire personnelle. Anamnèse laborieuse. Avec l'âge, la mémoire défaille. Il faut l'insistance de son camarade de jeu, mi-confident mi-psychanalyste, pour que reviennent les détails du passé : l'exil loin du Vietnam natal, l'arrivée ubuesque dans la campagne berri-

chonne, et l'absence de sa mère. Hélène Patarot, qui a travaillé avec Peter Brook et Simon McBurney, capte le regard. Son visage est un paysage.

Face à elle, Camille de La Guillonnière, jeune comédien et complice de longue date de Jean Bellorini, impose la note proustienne avec une netteté remarquable. Sa voix, dont le timbre métallique est adouci par une légère fêlure, est une invitation à suivre en souplesse les dédales de la remémoration. L'acteur, concret, précis, rebondit de virgule en virgule et va de point en point sans jamais quitter la piste des mots de l'auteur. Solidement rivé à ses phrases, il ne s'égarer jamais. Nous non plus.

La phrase proustienne, cet impeccable déroulé grammatical qui prend le lecteur par la main pour l'entraîner dans les méandres des souvenirs et les hypnotiques vertiges de la langue, se matérialise dans le corps des acteurs. De fond en comble, elle investit aussi la scène. L'espace est impressionnant. Entre les murs lézardés du théâtre, des chaises par dizaines s'empilent les unes sur les autres quand elles ne s'élèvent pas vers

les cintres, totems qui vivent leur vie propre. Suspendu dans les airs également, une sorte de pigeonier. C'est la chambre du narrateur, son refuge, l'ancre de sa mémoire. Enfin, devant, proche du public, une aire de jeu comme un jardin d'enfants. Deux bancs rouges y sont installés. Tout invite au vagabondage, à une déambulation dont ne se privent d'ailleurs pas les interprètes qui vont paisiblement jusque dans les coulisses, disparaissant puis réapparaissant aux yeux des spectateurs. Voir ou entendre, c'est égal et, au fond, c'est normal, nous nous trouvons en terre littéraire.

Madeleine obsessionnelles

Jean Bellorini, concepteur de la scénographie, crée de l'air. La parole va au pas d'une marche déliée. Elle circule sans que rien l'entrave. Elle se propulse jusque dans nos têtes, où elle poursuit ses entambées. Là, elle active l'imaginaire. Le charme opère. Le musicien Jérémie Perret, présence discrète, accompagne à la guitare la promenade des mots et leur cortège de sentiments. Il fait corps avec une mise en scène au cordeau que n'effraie pourtant pas le

surplus d'émotion. Parfois le pathos menace, mais Jean Bellorini veille au grain et se tient à bonne distance. Il le frôle sans s'y abandonner, ne confond pas sensibilité et sensibilité.

Ce qu'on entend nous mène au bord des larmes. Prélevées par bouffées avisées dans des épisodes d'*A la recherche du temps perdu* (*Du côté de chez Swann*, *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, *Le Côté de Guermantes*, *Sodome et Gomorrhe*, *Le Temps retrouvé* irriguent le spectacle), les séquences se succèdent : l'évocation de la grand-mère de Proust qui dormait tout près de la chambre, le bruit des ongles du petit garçon grattant la nuit venue sur la mince cloison, l'image de sa mère dont il espérait chaque soir le baiser, et de nouveau cette grand-mère chérie dont l'écrivain réalisa, un an après sa mort, qu'elle n'était plus et que l'oubli, enfin, pouvait faire son travail. Les charmes du jeune Marcel, ses réminiscences ravivées, ses madeleine obsessionnelles, entrent en beauté dans le théâtre.

Mais ce qui frappe surtout, au-delà de la rationalité et du sens, c'est cette conscience tragique de

l'éphémère qui taraudait le romancier et nous gagne à notre tour. On ressent physiquement l'inextricable de l'instant : son poids qui le dispute à sa friabilité. Si le théâtre est un écran qui enserme, de sa première à sa dernière minute, un temps qui naît, s'écoule puis meurt, alors le spectacle est, de ce temps périssable, le splendide et serein enterrement. Serein, car, le lendemain, tout va recommencer au Théâtre Gérard-Philippe. On le sait et on aimerait en être.

Jean Bellorini pose avec *Un instant* un acte fort. En convoquant Proust et en donnant au temps le temps de s'énoncer, il fait effraction dans les rythmes fous de l'époque. Sa représentation est un goutte-à-goutte de présent pur, un suspens dans le quotidien. L'artiste vient de se hisser à la hauteur des grands, c'est-à-dire de ceux pour qui le théâtre est une communion de la chair et de l'esprit. ■

JOËLLE GAYOT

Un instant, au Théâtre Gérard-Philippe, à Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), jusqu'au 9 décembre.